

Histoire sans parole

Je crois qu'ils sont en train de ne rien se promettre
Ces deux-là sont trop maigres pour être malhonnêtes.
Jacques Brel: *Orly*

Ils semblent plantés là depuis une éternité, face à face, à cinquante centimètres l'un de l'autre. Ils n'ont qu'à tendre la main pour se toucher. De toute évidence, elle n'ose pas ; visiblement, il ne veut pas.

Le garçon a résolument enfoncé ses deux mains dans les poches de son jean comme pour prévenir ce geste qui pourrait lui échapper. Les yeux perdus vers l'horizon au-delà de la jeune fille qu'il dépasse d'une tête. Il a un regard dur, buté, pas tout à fait celui d'un homme, plus tout à fait celui d'un adolescent. Un regard qui fait semblant. Je suis sûr qu'il fait semblant. Comment pourrait-il en être autrement ?

La fille, bras ballants, esquissant un geste et puis se reprenant. Les joues baignées de larmes, visage de noyée tendu vers lui désespérément. C'est bien ce désespoir qu'il fait semblant de ne pas voir, qui le gêne. Comment peut-il rester de marbre et continuer à contempler l'horizon comme si elle était transparente ?

Elle parle, explique, supplie... Je n'entends pas les mots.

J'étais entré dans ce jardin public parce qu'il y avait un banc au soleil devant un massif de pensées et de pétunias fleurant bon le printemps. J'avais du temps devant moi et un bouquin sous le bras. Il y avait des enfants jouant dans les allées, il y avait le chant des oiseaux, les forsythias qui explosaient d'or flamboyant et puis ces deux-là. Ils ne voyaient personne, ils n'entendaient rien. Sourds et aveugles au reste du monde. J'avais renoncé à lire, mais je continuais à tourner mes pages en les observant discrètement. Ils étaient pathétiques. Tout ce qui les entourait était devenu flou, comme sur une photo où le photographe aurait soigneusement travaillé la profondeur de champ afin que seul le sujet principal soit net. La vie tout autour s'était estompée, pour eux comme pour moi.

Il avait entre dix-huit et vingt ans, le cheveu ras, pas très beau, mais une bonne tête de garçon sympathique. Il ne souriait pas, pourtant l'on ne percevait chez lui nulle agressivité, pas même un agacement. Il restait parfaitement impassible. Simplement, on devinait qu'il aurait préféré être ailleurs.

Elle n'avait guère plus de seize ans, blonde, queue de cheval, visage de madone raphaélique, émouvante, si jeune pour un si gros chagrin. Comment faisait-il pour ne pas la prendre dans ses bras ? Elle aurait attendri du granit.

Elle parle, l'air implorant. Il ne répond pas, ou par monosyllabes. De temps en temps il fait non de la tête, elle s'essuie les yeux du bout des doigts. Elle hasarde une main caressante sur l'avant-bras du garçon, s'y attarde, caresse doucement en un tendre va-et-vient. Lui, toujours les mains au fond des poches, ne bouge pas, se laisse faire, sans aucun signe d'irritation ni même un geste de recul. Insensible. Elle parle... parle... inlassablement, comme quelqu'un qui veut convaincre, comme si sa vie en dépendait. Soudain elle se tait, sa main qui caressait, retombe. Elle baisse la tête, découragée, résignée. Un long silence s'installe, interrompu soudain par une sonnerie. Le garçon sort un téléphone portable de sa poche. Il répond, sûrement satisfait de cette diversion. Pendant ce temps, elle le regarde, toujours éperdue. Les larmes ont cessé de couler. Elle pose sa main droite sur son épaule gauche et caresse tendrement, du bout des doigts, sa poitrine, jusqu'à hauteur du cœur. Il adresse quelques mots à son interlocuteur puis arrête son téléphone et le remet dans sa poche. La communication n'a pas duré plus de trente secondes.

Il y a bien une demi-heure que je suis là sur ce banc à suivre cette histoire sans parole et eux n'ont pas bougé d'un millimètre. Ils n'ont même pas eu l'idée de s'asseoir sur le banc à côté, elle y a seulement déposé son sac.

Une demi-heure... et ils étaient déjà là quand je suis arrivé. C'est long une demi-heure à pleurer. Tout autour, le monde vibre, le printemps s'est installé inondant le parc d'une lumière verte et or. La vie se moque bien d'une jeune fille qui pleure.

Désolé... je me sens tellement triste et désolé... quelqu'un se noie sous mes yeux et je ne bouge pas. Je ne peux rien pour elle. Je ne fais pas partie de leur « histoire ». Voyeur plutôt que spectateur.

Je tente de reprendre ma lecture, mais je ne comprends rien à ce que je lis. Les mots imprimés perdent leur sens, l'histoire qui se déroule à quelques pas de moi est tellement plus réelle... tranche de vie... Pourtant, je ne la comprends pas plus que cette page que je renonce à déchiffrer, décidé à quitter ce parc ensoleillé simplement parce que je ne supporte plus le chagrin d'une petite fille.

Je ferme mon livre et quand je relève la tête, je les vois enlacés, collés l'un à l'autre : ils s'embrassent passionnément, à pleine bouche. Je me sens soudain plus léger. Serait-ce une histoire qui finirait bien ? Je fais semblant de regarder ailleurs tout en continuant à les épier du coin de l'œil. Il n'en finit pas ce baiser, et plus il dure, plus je me sens heureux. Le bonheur tout comme le chagrin, quand on en est témoin, sont contagieux.

Et puis ils se séparent, presque brutalement, comme s'il y avait urgence. Le garçon part à grandes enjambées, sans se retourner. Elle, du côté opposé, passe lentement près de moi, sans me voir.

Elle ne pleure plus. Un rayon de soleil éclaire son visage aux yeux rouges.

Christian Marcon

Manosque avril 2003